

Visions de « la communauté qui vient »

Colloque international, Birkbeck University, Londres, 30 juin-1^{er} juillet 2011

« Communautés houellebecquiennes : l'apocalypse des corps, la nostalgie de l'androgynie »

À la fois roman de mœurs contemporaines et récit de science-fiction, *La Possibilité d'une île* se construit sur un entrelacs narratif : la vie de Daniel1, qui se débat contre les aléas du désir, la déchéance des corps et le délitement de l'amour, alterne avec celle de son descendant, Daniel25. Génétiquement amélioré grâce au clonage, mentalement conditionné pour neutraliser ces passions morbides que sont l'amour et le désir, et évoluant dans un cadre ascétique, celui-ci abandonne cet état de stase et part à la recherche d'une autre communauté, d'une autre forme de vie, où l'amour, le contact charnel et non celui désincarné des échanges numériques, aurait à nouveau sa place. Construite sur un point de bascule entre une société pré-apocalyptique et un schéma sociétal post-apocalyptique, *La Possibilité d'une île* interroge ainsi les possibles de la communauté humaine, les possibles du bonheur.

Daniel1 vit tantôt dans l'espace des conglomérats urbains, tantôt dans la communauté réduite d'une secte, tantôt dans une maison isolée située dans une région désertique de l'Espagne. Il vit douloureusement la solitude, autant que le contact hypocrite et dépourvu d'intérêt de la plupart des hommes, dont la frange jeune et sexuellement active lui renvoie une image négative, voire hostile, de son corps vieillissant. Son histoire d'amour avec Esther, jeune beauté des plus attractives, synthétise les forces qui s'opposent dans le roman : le désir qui pousse sans cesse vers l'autre et la solitude irréductible. Le pansexualisme qui traverse l'œuvre houellebecquienne (« Nos corps sont estropiés/ mais nos chairs sont avides »¹) se heurte inéluctablement au principe de réalité : « Au fond, on naît seul, on vit seul et on meurt seul »². Le récit de vie de Daniel25 illustre jusqu'à ses limites l'expérience de la solitude, imposée par « la Sœur Suprême », mystérieuse entité mystique et politique, dont la parole

¹ Michel Houellebecq, *La Possibilité d'une île*, Fayard, 2005, p. 387.

² *Op. cit.*, p. 411.

sacrée régente les moindres aspects de la vie des « néo-humains ». Ceux-ci vivent absolument seuls, accompagnés d'une présence animale pour les plus chanceux, à l'instar de Daniel²⁵ et de son chien Fox, clone du chien de Daniel¹ ; les îlots de vie sont fort éloignés les uns des autres, les néo-humains ne communiquant que par support numérique. L'ascèse est totale, la méditation se fait sur le récit de vie des ancêtres, qu'ils commentent, comme des moines post-modernes glosant sur les saintes écritures des pères fondateurs de la nouvelle communauté, en réalité des adeptes d'une secte, celle des Elohim, avatar fictionnel des Raëliens, dont les expériences sur le clonage humain défrayèrent l'actualité.

La nouvelle religion vise à délier le tissu social, à détruire la notion de communauté, entendant la solitude comme le seul Salut possible, le seul chemin pour parvenir à « l'Avènement des Futurs », mystérieuse expression qui scande le récit de Daniel²⁵, bonheur ataraxique où le sujet disparaîtrait définitivement dans une symbiose avec l'univers : « La disparition de la vie sociale était la voie, enseigne la Sœur Suprême »³. Le dogme est précisé plus loin : « Selon la Sœur suprême, la jalousie, le désir et l'appétit de procréation ont la même origine, qui est la souffrance d'être. C'est la souffrance d'être qui nous fait rechercher l'autre, comme un palliatif »⁴. Aussi est-ce pour cela que la solitude est prescrite, afin de parvenir à la désincarnation des êtres et donc de la souffrance. Or on touche là le nœud de l'intrigue du roman et sans doute le point nodal de l'œuvre houellebecquienne dans son ensemble : l'aporie du désir. Puisque le corps est source de douleurs, notamment dans l'inassouvissement de ses désirs qui dépendent exclusivement de l'Autre, la désincarnation serait la solution aux souffrances de l'humanité, mais :

nous sommes des corps, nous sommes avant tout, principalement et presque uniquement des corps, et l'état de nos corps constitue la véritable explication de la plupart de nos conceptions intellectuelles et morales⁵.

Ainsi sociabilité et sexualité, corps et vie en communauté sont-ils intrinsèquement liés dans la pensée houellebecquienne, au point de structurer la société humaine et ses possibles.

³ *Op. cit.*, p. 163.

⁴ *Op. cit.*, p. 367.

⁵ *Op. cit.*, p. 163.

Nosographie de la société contemporaine

La critique de la société moderne revient comme un leitmotiv sous la plume de Michel Houellebecq : société de *kids*, ainsi qu'il la qualifie dans *La Possibilité d'une île*, elle est entièrement tournée vers le *fun*, le loisir, la satisfaction entièrement narcissique des désirs de l'ego sans considération pour autrui, absorbée dans le vertige voluptueux de l'immédiateté du plaisir :

ce que nous essayons de créer c'est une humanité factice, frivole, qui ne sera plus jamais accessible au sérieux ni à l'humour, qui vivra jusqu'à sa mort dans une quête de plus en plus désespérée du fun et du sexe : une génération de kids définitifs⁶.

La préséance de l'individu sur le collectif et la quête effrénée du plaisir engendrent une compétitivité fondée sur les attributs physiques des concurrents, ce qui renouvelle dans les sociétés modernes la loi ancestrale du plus fort :

La mise à mort de la morale était en somme devenue une sorte de sacrifice rituel producteur d'une réaffirmation des valeurs dominantes du groupe – axées depuis quelques décennies sur la compétition, l'innovation et l'énergie plus que sur la fidélité et le devoir.

Exaltation permanente de la volonté et du moi. Toute forme de cruauté, d'égoïsme cynique ou de violence était donc la bienvenue⁷.

Houellebecq revisite ainsi le darwinisme social, élaboré dans la seconde partie du XIXe siècle, en faisant du désir sexuel la dynamique sociale majeure, le liant de tout rapport humain⁸. Dans un monde où la satisfaction du désir apparaît comme le moteur des individus, la sélection sociale se fonde, comme la sélection naturelle, sur la compétitivité sexuelle : le mâle dominant aura, par la force sexuelle qu'il dégage, davantage de conquêtes féminines dans son jeune âge, puis, le temps venu, des postes à responsabilités qui attireront encore davantage les femmes, ce qui étendra encore davantage son aura de *leader*. Sociabilité et sexualité sont ainsi intimement liées, comme l'illustre le parallélisme de construction :

Sur le plan social, il y avait les riches, il y avait les pauvres, avec quelques fragiles passerelles [...]. Sur le plan sexuel il y avait ceux qui inspiraient le désir, et ceux qui n'en inspiraient aucun⁹.

⁶ *Op. cit.*, p. 36.

⁷ *Op. cit.*, p. 50.

⁸ Sur l'influence du XIXe siècle sur Houellebecq (notamment Nietzsche et Schopenhauer), voir la riche interview conduite par Agathe Novak-Chevalier pour *Le Magasin du XIXe siècle*, N°1, 2011, SERD, Lucie Éditions. Se reporter aussi à Morgane Leray, « Un autre dix-neuvième siècle : Michel Houellebecq décadent ? » in *L'Unité de l'œuvre de Michel Houellebecq*, [actes du colloque de 2011 réunis par Bruno Viard], Classiques Garnier, 2013, p. 281-292.

⁹ *La Possibilité d'une île*, *op. cit.*, p. 21.

Or, les critères de sélection sexuelle selon Houellebecq sont des plus drastiques :

Jeunesse, beauté, force : les critères de l'amour physique sont exactement les mêmes que ceux du nazisme¹⁰.

Une telle conception de la société tend vers un déséquilibre morbide, poussé par Houellebecq jusqu'à une fin apocalyptique :

Les relations sexuelles allaient d'ailleurs certainement se maintenir quelques temps comme support publicitaire et principe de différenciation narcissique, tout en étant de plus en plus réservées à des spécialistes, à une élite érotique. Le combat narcissique durerait aussi longtemps qu'il pourrait s'alimenter de victimes consentantes, prêtes à y chercher leur ration d'humiliation, il durerait probablement aussi longtemps que la sociabilité elle-même, il en serait l'ultime vestige, mais il finirait par s'éteindre. Quant à l'amour, il ne fallait plus y compter : j'étais sans doute un des derniers hommes de ma génération à m'aimer suffisamment peu pour être capable d'aimer quelqu'un d'autre, encore ne l'avais-je été que rarement, deux fois dans ma vie exactement. Il n'y a pas d'amour dans la liberté individuelle, dans l'indépendance, c'est tout simplement un mensonge, et l'un des plus grossiers qui se puisse concevoir ; il n'y a d'amour que dans le désir d'anéantissement, de fusion, de disparition individuelle, dans une sorte comme on disait autrefois de sentiment océanique, dans quelque chose de toute façon qui était, au moins dans un futur proche, condamné¹¹.

C'est sur ce présupposé que se construit *La Possibilité d'une île*, sorte de roman expérimental, de laboratoire dans lequel l'écrivain-scientifique-démiurge éprouve son hypothèse, en mettant en miroir deux temporalités, l'une contemporaine, l'autre prospective, qui interrogent deux voies possibles de rapport à l'autre, de rapport à l'amour.

Animal politique, au sens premier de la « polis », l'homme ne peut vivre qu'en société. Mais lorsque le lien social est mué par la compétitivité sexuelle, selon l'auteur, comment être à la fois un animal politique et un animal sexuel heureux ? D'autant que se greffe une autre problématique : le temps, la décadence du corps, la dégradation de l'attractivité sexuelle, alors que le désir, lui, reste intact : « plein de désirs de jeune avec un corps de vieux »¹². Comment alors rester dans la société si l'attractivité sexuelle diminue, alors même qu'elle est au centre du tissu social ? C'est ce qu'illustre la partie contemporaine du récit : Daniel1, amant d'une jeunesse de plus de vingt ans sa cadette, se confronte au regard perplexe de ses jeunes amis dont les activités festives et les corps d'athlètes creusent encore l'écart générationnel, en

¹⁰ *Op. cit.* , p. 72.

¹¹ *Op. cit.* , p. 411-412.

¹² *Op. cit.* , p. 89.

même temps que le personnage se confronte à son propre regard, s'efforçant de devenir un marathonien du sexe grâce à la prise de pilules miraculeuses. Par cette prothèse chimique, le personnage s'évertue à rester sexuellement compétitif et ainsi garder une place de choix dans la société.

Le romancier démultiplie le paradigme dans un vertigineux jeu de miroirs, au final asymptotique : Isabelle, sa compagne durant de longues années, rédactrice en chef d'un journal pour jeunes adultes, voit sa vie s'effondrer quand elle se rend compte de la dégradation de son corps, partant de ses attributs sexuels. Le narrateur mesure la détresse d'Isabelle dans la tristesse de son regard :

un regard humble et triste, de l'animal malade, qui s'écarte de quelques pas de la meute, qui pose sa tête sur ses pattes et qui soupire doucement, parce qu'il se sent atteint et qu'il sait qu'il n'aura, de la part de ses congénères, à attendre aucune pitié¹³.

Elle quitte alors son travail, puis son compagnon, prend de nombreux kilos, qu'elle cache par des vêtements lui ôtant tout attrait sexuel, rendant son corps informe, puis s'exile à Biarritz, dans une ville que les deux personnages caractérisent par la moyenne d'âge fort élevée de ses habitants. Le déclin du corps a ainsi entraîné une chute sociale et la perte du bonheur.

Selon une même dynamique, Vincent, artiste sociopathe, enfermé dans une maison showroom dans laquelle il recrée un monde *kitsch*, *vintage*, comme si le temps, celui de son enfance, s'était arrêté, n'a aucune vie sociale ni amoureuse. Or, le jour où il reprend les rôles de la secte de celui qui était son père caché, il devient le prophète, le leader, et prend en même temps pour femme celle qu'il avait toujours aimée secrètement et qui était l'une des nombreuses maîtresses de son père : en prenant le pouvoir socialement, Vincent prend le pouvoir sexuellement et devient enfin heureux, son visage irradiant d'une assurance apaisée nouvelle. Daniel¹ observe que durant le règne de son père, « mâle dominant » pour reprendre l'expression de l'auteur, qui s'entourait chaque soir de plusieurs femmes et qui peignait des images érotiques affichées dans tout le temple, l'activité sexuelle des membres de la secte était fort réduite ; le personnage principal met cela sur le compte d'un pouvoir politique, *stricto sensu*, phagocytant l'activité sexuelle des subordonnés et concentrant tout vers le leader, à l'instar d'une société animale. Il est à cet égard intéressant de noter que dans le récit de vie du néo-humain Daniel²⁵, les hommes, retournés à l'état premier de l'Humanité,

¹³ *Op. cit.*, p. 53.

agissent ainsi. La copulation est en effet réservé au chef et à ses acolytes, « jeunes mâles au poitrail bien découpé, de très loin les individus les plus grands et plus robustes du groupe¹⁴ ». Poursuivant ses observations, le néo-humain Daniel²⁵ ne peut s'empêcher d'établir des parallélismes entre l'image qu'il a de notre société contemporaine et ces avatars de Cro-Magnon :

La tribu ne comportait aucun sujet âgé, et cinquante ans semblait être le maximum qu'ils pussent atteindre. En somme, c'était un mode d'organisation qui évoquait d'assez près les sociétés humaines, en particulier celle des dernières périodes, postérieures à la disparition des grands systèmes fédérateurs. J'étais certain que Daniell n'aurait pas été dépaycé dans cet univers, et qu'il y aurait facilement trouvé ses repères¹⁵.

Et plus loin, assistant à un meurtre sacrificiel suscitant une explosion de joie dans la tribu humaine :

Je supposai qu'il s'agissait d'un rite d'union, un moyen de resserrer les liens du groupe – en même temps que de se débarrasser des sujets affaiblis ou malades ; tout cela me paraissait assez conforme à ce que je pouvais connaître de l'humanité¹⁶.

Dernier parallélisme malheureux, le petit chien Fox, tué par le sadisme cruel des ouvriers aménageant une autoroute près de la maison de Daniell, sera à nouveau tué par la même méchanceté gratuite et cruelle des sauvages, vingt-cinq générations plus tard, geste symbolique disant la permanence du Mal qui habite l'homme :

À présent, j'étais seul. La nuit tombait sur le lac, et ma solitude était définitive. Jamais Fox ne revivrait, ni lui ni aucun chien doté du même capital génétique, il avait sombré dans l'anéantissement intégral vers lequel je me dirigeais à mon tour. Je savais maintenant avec certitude que j'avais connu l'amour, puisque je connaissais la souffrance¹⁷.

¹⁴ *Op. cit.* , p. 448.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Op. cit.* , p. 453.

¹⁷ *Op. cit.* , p. 458.

L'espace du livre, l'espace du possible

L'écrivain imagine une société qui romprait avec la spirale du Mal. Puisque le malheur vient du corps et de ses désirs, séparons les corps et réinventons par là même l'idée de société par une autre forme de communauté, sous le sceau de la « dé-liaison », censée marquée le « retour au calme¹⁸ ».

L'environnement des îlots de vie des néo-humains s'inscrit pleinement dans l'imaginaire post-apocalyptique. La terre a été ravagée par une « succession de raz de marée et d'assèchements extrêmes, [par des] nuages de radiations atomiques, [par] l'empoisonnement des cours d'eau¹⁹ ». Alors que Madrid a été « détruite par une succession d'explosions nucléaires au cours d'une des dernières phases des conflits interhumains²⁰ », Manhattan est réduite à un gigantesque *Ground Zero* irradié :

Au milieu d'un paysage détruit composé de carcasses d'immeubles hautes et grises, aux fenêtres béantes, un bulldozer géant charriait de la boue. Je zoomai légèrement sur l'énorme véhicule jaune, aux formes arrondies, aux allures de jouet radiocommandé – il semblait n'y avoir aucun pilote dans la cabine. Au milieu de la boue noirâtre, des squelettes humains étaient éparpillés par la lame du bulldozer au fur et à mesure de son avancée.²¹

Houellebecq imagine les mutations climatiques et géologiques de la Terre au fil des siècles. La « Première Diminution », fonte majeure des calottes glaciaires, a ainsi été engendrée par

l'explosion de deux bombes thermonucléaires aux pôles arctique et antarctique, devait provoquer l'immersion de l'ensemble du continent asiatique [et] diviser par vingt le chiffre de la population terrestre.²²

Une « Seconde Diminution, corrélative du Grand Assèchement²³ » apparut ensuite :

Profondément hostile à tout ce qui pouvait venir de l'humanité, désireuse d'établir une coupure radicale avec l'espèce qui nous avait précédés, la Sœur suprême avait très vite décidé de développer une technologie autonome dans les enclaves destinées à l'habitation des néo-humains qu'elle avait progressivement rachetées

¹⁸ *Op. cit.*, p. 68.

¹⁹ *Op. cit.*, p. 443.

²⁰ *Op. cit.*, p. 433.

²¹ *Op. cit.*, p. 198.

²² *Op. cit.*, p. 437.

²³ *Ibid.*

aux nations en ruine, incapables de boucler leur budget, puis bientôt de subvenir aux besoins sanitaires de leurs populations.

[...]

La petite communauté humaine, rassemblée dans des enclaves protégées par un système de sécurité sans faille, dotée d'un système de sécurité sans faille, dotée d'un système de reproduction fiabilisé et d'un réseau de communications autonome, devait traverser sans difficulté cette période d'épreuves²⁴.

C'est ainsi que se développa la communauté des néo-humains et que déclina l'espèce humaine. Or Daniel24 explique l'origine de l'accélération du déclin des hommes par une cause sexuelle :

En nous détournant de la voie du plaisir, sans parvenir à la remplacer, nous n'avons fait que prolonger l'humanité dans ses tendances tardives. Lorsque la prostitution fut définitivement interdite, et l'interdiction effectivement appliquée sur toute la surface de la planète, les hommes entrèrent dans l'âge gris. Ils ne devaient jamais en sortir, du moins avant la disparition de la souveraineté de l'espèce. Nulle théorie vraiment convaincante n'a été formulée pour expliquer ce qui a toutes les apparences d'un suicide collectif²⁵.

Or Daniel25 ne fera que répéter le suicide des êtres humains en quittant son enclave protégée et isolée de tout contact.

C'est Marie 22, en contact numérique avec Daniel24, qui introduit le germe de la fin, telle une nouvelle Eve. Celle-ci, de même que sa descendante Marie23, supporte difficilement la solitude et le manque de contact, notamment sexuel :

Ce qu'elles avaient par contre connu, et cela de manière singulièrement douloureuse, c'était la nostalgie du désir, l'envie de l'éprouver à nouveau, d'être irradiées comme leurs lointaines ancêtres par cette force qui paraissait si puissante²⁶.

Elle demande ainsi à Daniel24 de lui montrer, via la caméra, son corps et notamment son sexe, qu'elle l'invite à caresser. Elle compose une épigramme, à la gloire de sa misère sexuelle...

Je suis seul comme une conne
Avec mon
Con

²⁴ *Op. cit.* , p. 434 et 437-438.

²⁵ *Op. cit.* , p. 11.

²⁶ *Op. cit.* , p. 416.

Marie 22²⁷

Prolongeant le geste inauguré par son prédécesseur, Marie23 choisit de partir, motivant en ces termes son renoncement à la stase : « J'ai besoin de vivre davantage²⁸ ». Apparemment libérés du Mal, le désir, les néo-humains ont un corps apaisé et connaissent par conséquent une paix d'âme proche de l'ataraxie.

En réalité, un manque les ronge tout autant que leurs ancêtres humains. Daniel24 et Daniel25 le suggèrent également en évoquant le plaisir et le besoin qu'ils ressentent au contact du petit corps chaud de Fox. Malgré la mutation génétique visant à pallier la défectuosité de la peau humaine, qui « mal irriguée [...] ressentait affreusement le vide des caresses » :

Il reste que j'envisagerais difficilement de vivre une journée entière sans passer ma main dans le pelage de Fox, sans ressentir la chaleur de son petit corps aimant. Cette nécessité ne diminue pas à mesure que mes forces déclinent, j'ai même l'impression qu'elle se fait plus pressante²⁹.

De sorte que l'élaboration d'une communauté reposant sur la « déliaison » pour libérer les individus du désir, du besoin de l'autre, afin d'accéder au bonheur, échoue finalement. Daniel25 l'exprime à la fin de son récit de vie, qui marque la fin du roman : « j'étais indélivré³⁰ » :

Planifiant l'extinction du désir en termes bouddhiques, la Sœur suprême avait tablé sur le maintien d'une énergie affaiblie, non tragique, d'ordre purement conservatif, qui devait continuer à permettre le fonctionnement de la pensée – d'une pensée moins rapide mais plus exacte, parce que plus lucide, d'une pensée **délivrée** (*nous soulignons*). Ce phénomène ne s'était produit que dans des proportions insignifiantes, et c'est au contraire la tristesse, la mélancolie, l'apathie languide et finalement mortelle qui avaient submergé nos générations désincarnées. Signe le plus patent de l'échec, j'en étais venu sur la fin à envier la destinée de Daniel1, son parcours contradictoire et violent, les passions amoureuses qui l'avaient agité – quelles qu'aient pu être ses souffrances, et sa fin tragique au bout du compte³¹.

²⁷ *Op. cit.*, p. 13.

²⁸ *Op. cit.*, p. 375.

²⁹ *Op. cit.*, p. 163.

³⁰ *Op. cit.*, p. 473.

³¹ *Op. cit.*, p. 430.

La nostalgie de l'androgynie

Le désir, l'union charnelle fait que l'on se sent pleinement vivant, car l'on sent alors la présence du corps – et rappelons le présupposé de Houellebecq : nous sommes avant tout des corps ; c'est la nostalgie du désir qui pousse ainsi les néo-humains à partir en quête d'un possible. Les polyptotes « possible » et « possibilités » émaillent le roman, comme l'illustre le titre, mais aussi la poésie de Houellebecq. « L'Avènement des Futurs », qui revient comme une litanie, une prière d'espoir, est la possibilité du bonheur. Or le bonheur passe chez Houellebecq par l'amour physique, l'union des corps. Le titre « La Possibilité d'une île » renvoie ainsi à la recherche d'un espace-temps de plénitude, se réalisant dans l'union des corps, moment d'amour-fusion où l'être s'incarne et le temps qui dégrade cesse son cours, n'entamant plus l'énergie sexuelle, l'attraction des corps, la joie des âmes :

Il a fallu que je connaisse
Ce que la vie a de meilleur,
Quand deux corps jouent de leur bonheur
Et sans fin s'unissent et renaissent.
[...]
Et l'amour, où tout est facile,
Où tout est donné dans l'instant ;
Il existe au milieu du temps
La possibilité d'une île³².

Telle est *in fine* la communauté houellebecquienne idéale : celle de deux corps s'aimant. Daniell notait déjà dans son récit de vie que les seuls moments de plénitude étaient lorsqu'il ne faisait qu'un avec Esther :

Le seul endroit au monde où je m'étais senti bien c'était blotti dans les bras d'une femme, blotti au fond de son vagin.

[...] J'ai vécu des moments de bonheur intense. C'était quand j'étais à l'intérieur d'elle, ou un peu à côté ; c'était quand j'étais à l'intérieur d'elle, ou un peu avant, ou un peu après. Le temps, à ce stade, restait encore présent³³.

³² *Op. cit.* , p. 424.

³³ *Op. cit.* , p. 107 et 108.

C'est ce besoin d'être complet, qui meut Daniel25 :

Cette immense joie, cette transfiguration de son être physique qui submergeaient Daniell au moment de la réalisation de ses désirs, cette impression en particulier d'être transporté dans un autre univers qu'il connaissait lors de ses pénétrations charnelles, je ne les avais jamais connues, je n'en avais même aucune notion, et il me semblait à présent que, dans ces conditions, je ne pouvais plus continuer à vivre³⁴.

Le sentiment de solitude cause la souffrance ontologique ; or l'union charnelle rompt *de facto* cette solitude et rend l'homme complet, ou plutôt rend l'homme à sa complétude. Il est en effet des plus notables que *La Possibilité d'une île* se finisse – et la quête du personnage par la même occasion - sur la découverte d'un document laissé par Marie23 sur le chemin qu'elle emprunta pour trouver la possibilité d'une relation incarnée. Elle laissa dans une capsule des pages déchirées d'un exemplaire du *Banquet* de Platon, où est raconté le mythe de l'androgynie : « notre ancienne nature était telle que nous formions un tout complet. C'est le désir et la poursuite de ce tout qui s'appelle l'amour³⁵ ». L'amour apparaissait déjà sous la plume de Daniell un baume magique, apaisant tout conflit, toute altérité :

Fondamentalement destinée à la controverse et au désaccord, la parole restait marquée par cette origine belliqueuse. La parole détruit, elle sépare, et lorsqu'entre un homme et une femme il ne demeure plus qu'elle on considère avec justesse que la relation est terminée. Lorsque au contraire elle est accompagnée, adoucie et en quelque sorte sanctifiée par les caresses, la parole elle-même peut prendre un sens différent, moins dramatique mais plus profond, celui d'un contre-point intellectuel détaché, sans enjeu immédiat, libre³⁶.

Citons encore ce passage :

Je n'avais peut-être jamais eu de véritable conversation avec quelqu'un d'autre qu'une femme aimée, et au fond, il me paraissait normal que l'échange d'idées avec quelqu'un qui ne connaît pas votre corps, n'est pas en mesure d'en faire le malheur ou au contraire de lui apporter de la joie, soit un exercice faux et finalement impossible³⁷.

Toutefois, quand Daniel25 veut remettre le récit platonicien, le papier s'émiette, se réduit à néant, à l'image de ses espoirs de trouver la possibilité du bonheur :

³⁴ *Op. cit.* , p. 431.

³⁵ *Op. cit.* , p. 468.

³⁶ *Op. cit.* , p. 88.

³⁷ *Op. cit.* , p. 213.

Je me rendis compte alors que je me coupais, peu à peu, de toutes les possibilités ; il n'y avait peut-être pas, dans ce monde, de place qui me convienne³⁸.

[...]

Je me dirigeais vers un néant simple, une pure absence de contenu.

[...]

La mort de Fox, puis la traversée du grand Espace Gris, m'avaient intérieurement desséché [...]. L'inanité du monde, évidente déjà dans le récit de vie de Daniel1, avait cessé de me paraître acceptable ; je n'y voyais plus qu'un lieu terne, dénué de potentialités, dont la lumière était absente³⁹.

[...]

Aucun néo-humain, je le savais maintenant, ne serait en mesure de trouver une solution à l'aporie constitutive. [...] Le bonheur n'était pas un horizon possible. Le monde avait trahi [...] la vie était réelle⁴⁰.

Ainsi se termine la quête d'une possibilité de bonheur. Après avoir vécu la communauté sous le règne du darwinisme sexuel, puis le diktat de la « déliaison », le personnage houellebecquien part en quête de la possibilité d'une communauté d'amour, s'échouant finalement au bord de la solitude salée de la mer des origines, mère d'espoirs trahis, retour symbolique à la matrice, régression vers l'océan primordial, « espèce de cocon ou de stase, assez proche de l'image archétypale de l'éternité⁴¹ », signifiant l'impossible Salut des hommes, prisonniers de leur nature immuablement imparfaite. Ultime note empreinte de désespérance, le bonheur ne peut être le lot des hommes. Seul le petit chien Fox et ses congénères portent en eux la Possibilité du Bonheur :

Que l'amour inconditionnel soit la condition de possibilité du bonheur, cela les humains le savaient déjà, du moins les plus avancés d'eux. / Je ne suis qu'un néo-humain, et ma nature n'inclut aucune possibilité de cet ordre. [...] La bonté, la compassion, la fidélité, l'altruisme demeurent donc près de nous comme des mystères impénétrables, cependant contenus dans l'espace limité de l'enveloppe corporelle d'un chien. De la solution de ce problème dépend l'avènement, ou non, des Futurs. [...]

Pour moi, je continuerais, dans la mesure du possible, mon obscure existence de singe amélioré, et mon dernier regret serait d'avoir été la cause de la mort de Fox, le seul être digne de survivre qu'il m'ait été donné d'entrevoir ; car son regard contenait déjà, parfois, l'étincelle annonçant la venue des Futurs⁴².

³⁸ *Op. cit.* , p. 454.

³⁹ *Op. cit.* , p. 471 et 472.

⁴⁰ *Op. cit.* , p. 474.

⁴¹ *Op. cit.* , p. 471.

⁴² *Op. cit.* , p. 76-77.

Taxé de misogynie, d'érotomanie frustrée, Michel Houellebecq ne serait-il pas plutôt un romantique moderne ? Derrière le sarcasme et le pessimisme postmodernes, se dégage un idéal d'amour, libéré des pressions sociales et religieuses. Après la communauté capitaliste, celle des salariés d'entreprises pris dans un darwinisme social qu'ils ne peuvent changer⁴³, Houellebecq a rêvé une communauté autre, qui pourrait enfin combler la solitude sexuelle et affective des hommes : *La Possibilité d'une île* développe cette utopie, qui tente un retour à une symbiose entre hommes et femmes. Cependant, le rêve ne dure qu'un temps et l'utopie tourne au désastre : sur fond d'apocalypse apparaît une autre communauté, éclatée celle-là, constituée d'îlots d'individus uniquement reliés par des machines. Un homme brise un jour la solitude et le non-sens de sa vie en partant rejoindre une femme. Existe-elle seulement ? Où vit-elle ? Il ne sait. Seul importe de la chercher. N'est-ce pas dire la quête intime de l'auteur : retrouver l'union mythique entre l'homme et la femme, renouer avec le mythe primordial de l'androgynie ? Ainsi le cheminement du poète et de l'écrivain rejoignent celui des personnages : trouver sa place dans la communauté et tenter, par l'art, d'inventer ses possibilités, d'imaginer l' « Avènement des Futurs ».

⁴³ Cf. *Extension du domaine de la lutte*, Maurice Nadeau, 1994, et *Les Particules élémentaires*, Flammarion, 1998.